



Les Bénédictins de Saint-Nicolas-le-Vieux.



Le couvent de Saint-Nicolas, le plus riche de Catane, et dont la coupole dépasse en hauteur tous les monuments de la ville, a été bâti vers le milieu du siècle passé, sur les dessins de Contini. On y remarque l'église et le jardin ; l'église, pour ses colonnes de vert antique et pour un très bel orgue, ouvrage d'un moine calabrais, qui demanda pour tout paiement d'être enterré sous son chef-d'œuvre ; le jardin, pour la difficulté vaincue : effectivement le fond est en lave, et toute la terre qui le recouvre a été apportée à main d'homme.

La règle du couvent de Saint-Nicolas était autrefois très-sévère ; les moines devaient demeurer sur l'Etna, aux limites des terres habitables, et à cet effet leur premier monastère était bâti à l'entrée de la seconde région, trois quarts de lieue au-dessus de Nicolosi, dernier village que l'on rencontre en montant au cratère. Mais comme tout s'affaiblit à la longue, la règle perdit peu à peu de sa rigueur, et on commença à ne plus réparer le couvent. Bientôt, une ou deux salles s'étant affaissées sous le poids des neiges, les bons pères

firent bâtir la magnifique succursale de Catase, qui prit le nom de Saint-Nicolas-le-Neuf, et ne demeurèrent plus que pendant l'été à Saint-Nicolas-le-Vieux. Plus tard, Saint-Nicolas-le-Vieux fut abandonné et comme hiver ; on parla pendant trois ou quatre ans d'y faire des réparations qui le rendraient de nouveau habitable, mais on s'en garda bien. Enfin une bande de voleurs, gens beaucoup moins difficiles sur leurs aises que les moines, s'en étant emparés et y ayant élu domicile, il ne fut plus aucunement question de remonter à Saint-Nicolas-le-Vieux, et les bons pères, qui ne se souciaient pas d'avoir des discussions avec de pareils hôtes, leur abandonnèrent la tranquille jouissance du couvent.

Cela donna lieu à une méprise assez curieuse.

En 1806, le comte de Weder, allemand de vieille roche, comme son nom l'indique, partit de Vienne pour visiter la Sicile ; il s'embarqua à Trieste, prit terre à Ancône, visita Rome, s'y arrêta ainsi qu'à Naples, pour y prendre quelques lettres de recommandation, se remit de nouveau en mer, et débarqua à Catane.

Le comte de Weder connaissait de longue date

l'existence du couvent de Saint-Nicolas, et la réputation qu'avaient les bons pères de posséder parmi leurs frères servants le meilleur cuisinier de toute la Sicile. Aussi le comte de Weder, qui était un gastronome très distingué, n'avait-il point manqué de se faire donner à Rome, par un cardinal avec lequel il avait dîné chez l'ambassadeur d'Autriche, une lettre de recommandation pour le supérieur du couvent de Saint-Nicolas. La lettre était pressante : on recommandait le comte comme un pieux et fervent pèlerin, et on réclamait pour lui l'hospitalité pendant tout le temps qu'il lui plairait de rester au monastère.

Le comte était savant à la manière des allemands, c'est-à-dire qu'il avait lu une grande quantité de bouquins parfaitement oubliés ; de sorte qu'il pouvait, à l'appui de ses assertions, si erronées et si ridicules qu'elles fussent, citer un certain nombre de noms inconnus qui donnaient une sorte de majesté pédantesque à ses paradoxes. Or parmi ces bouquins, se trouvait un catalogue des couvents bénédictins répandus sur la surface du globe, et il avait vu et retenu avec la ténacité d'un esprit d'outre-Rhin, que la règle des Bénédictins de Saint-Nicolas de Catane leur enjoignait, comme je l'ai dit, de demeurer sur la dernière limite de la *regione coltivata*, et la première de la *regione nemorosa*. Aussi, lorsqu'il fit venir un muletier pour qu'il le conduisit à Saint-Nicolas, et que le muletier lui eut demandé si c'était à Saint-Nicolas-le-Neuf ou à Saint-Nicolas-le-Vieux, le comte répondit sans hésiter : — *a San-Nicolasu' ll Etna*. C'était tout ce que le comte savait d'italien.

Il n'y avait pas à s'y tromper, et l'indication était précise ; cependant le muletier hasarda quelques observations ; mais le comte lui ferma la bouche en disant : *Je batrai pien*. On connaît la puissance habituelle d'un pareil argument : le muletier salua le comte, et une demi-heure après revint avec ses mules.

— Eh pien ? bartons-nous, dit le comte ?

— Quand vous voudrez, excellence.

Et les deux voyageurs se mirent en route.

Ils n'avaient pas cheminé longtemps que la nuit était venue ; il ne faisait pas de lune, on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais comme le muletier connaissait parfaitement le terrain, il n'y avait pas risque de se perdre. Il prit un petit sentier à peine tracé, et qui s'écartait à droite dans les ter-

res ; puis, commençant à quitter la région cultivée, il entra dans celle des forêts. Au bout d'une heure de marche, on vit se dessiner une masse noire, aux fenêtres de laquelle on n'apercevait aucune lumière.

— Voilà Saint-Nicolas-le-Vieux, dit à voix basse le muletier.

— Oh ! oh ! dit le comte, voilà un couvent dans ein situation pien mélangolique.

— Si vous voulez, repart t vivement le guide, nous pouvons retourner à Nicolosi, et, si vous ne voulez pas coucher à l'auberge, il y a un excellent homme qui ne vous refusera pas un lit, M. Gamellaro.

— Che ne le conçais pas. T'ailleurs, c'est à Saint-Nigolas que je feux aller, et non à Nigolosi.

— *Zerebello da tedesco*, murmura le Sicilien.

Puis, fouettant ses deux mules, il se remit en marche. Cinq minutes après, ils étaient à la porte du couvent.

Le couvent n'avait rien de plus rassurant pour être vu de plus près. C'était une vieille fabrique du douzième siècle, où il était facile de lire les ravages de chaque irruption qui avait eu lieu depuis le temps de sa fondation. La date de tous les incendies et de tous les tremblements de terre était là sculptée sur la pierre. A certaines dentelures qui se détachaient en vigueur sur un ciel bleu-foncé, tout brillant d'étoiles, il était facile de reconnaître qu'une partie des bâtiments tombait en ruine. Cependant les murailles qui entouraient l'édifice paraissaient assez bien entretenues, et l'on y avait pratiqué des meurtrières, ce qui donnait à Saint-Nicolas-le-Vieux bien plutôt l'apparence d'une forteresse que l'aspect d'un monastère.

Le comte regarda tout cela d'un air fort calme, et ordonna au muletier de frapper. Celui-ci, qui en avait pris son parti, souleva un vieux marteau de fer rongé par la rouille et le temps, et le laissa retomber de toute sa pesanteur. Le coup retentit dans les profondeurs du couvent, et une cloche au son aigre répondit. Presque en même temps, une petite fenêtre, pratiquée à dix pieds de hauteur, s'ouvrit. Il en sortit un long tube de fer, qui se dirigea vers la poitrine du comte ; une tête barbue se montra à l'ouverture, et une voix qui n'avait rien de l'onction monacale demanda : *Quiva là ?*

— Ami, répondit le comte en écartant de la main le canon du fusil, ami.

En même temps il lui sembla sentir arriver par la fenêtre ouverte une odeur de rôti qui lui réjouit l'âme.

— Ami, hum ! ami, dit l'homme de la fenêtre. Et qui nous prouvera que vous êtes un ami ?

Et il ramena le canon de son fusil dans la direction première.

— Mon très-gère frère, répondit le comte en écartant de nouveau et avec le même sang-froid l'arme qui le menaçait, che gombrends très bien que vous breniez vos brégauzioni aiant de recevoir les édranchers, et chan ferai autant à votre blace, moi ; ma's chein ein lettre du gardinal Morosini pour la cheneral à fous.

— Pour notre capitaine, reprit l'homme au fusil.

— Eh ! non, non, pour la cheneral.

— Enfin, ça ne fait rien. Vous êtes tout seul ? continua l'interlocuteur.

— Doubt zeul.

— Attendez, on va vous ouvrir.

— Hum ! ça sent pon, la rôti, dit l'Allemand en descendant de sa mule.

— Excellence, demanda le muletier, qui pendant ce temps avait déchargé le bagage du comte, vous n'avez plus besoin de moi ?

— Tu ne feux donc pas resder ? reprit le comte.

— Non, dit le muletier ; avec votre permission, j'aime mieux aller coucher ailleurs.

— Eh bien, fa, dit le comte.

— Faudra-t-il venir vous chercher ? demanda le Sicilien.

— Non, la cheneral me fera regontuire.

— Très bien. Adieu, excellence.

— Atieu.

En ce moment la clé commença à grincer dans la serrure ; le guide sauta sur une de ses mules, prit la bride de l'autre, et s'éloigna au trot. Il était déjà à une cinquantaine de pas quand la porte s'ouvrit.

— Ça sent pon, dit l'Allemand en humant l'odeur qui venait de la cuisine ; ça sent très pon.

— Vous trouvez ? demanda l'étrange portier.

— Oui, dit le comte, che troufe.

— C'est le souper du chef, qui est en route et que nous attendons d'un moment à l'autre.

— Alors j'arrive bien, dit le comte en riant.

— Est-ce qu'il vous connaît notre chef ? demanda le portier.

— Non ; mais chai ein lettre pour lui.

— Ah ! c'est autre chose. Voyons ?

— La foilà.

Le portier prit la lettre et lut :

*Al reverendissimo generale dei benedettini,
al convento di San Nicolo di Catania.*

— Ah ! je comprends, dit le portier.

— Ah ! fous gombrenez ; c'est bien heureux, dit le comte en lui frappant sur l'épaule. En ce gas, mon ami, si fous gombrenez, charchez-fous de ma pagache, et brenez garte zurtout au porde-manteau : c'est là qu'est mon pourse.

— Ah ! c'est là qu'est votre bourse. C'est bon à savoir, dit le portier en prenant le portemanteau avec un empressement tout particulier.

Puis, s'étant emparé du reste du bagage :

— Allons, allons, continua-t-il, je vous bien que vous êtes un ami ; venez.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et suivit son guide.

L'aspect intérieur du couvent n'était pas moins étrange que son aspect extérieur. Partout des ruines ; beaucoup de futailles défoncées ; nulle part de crucifix ni de saintes images. Le comte s'arrêta un instant, car il était de ces causeurs qui ont la mauvaise habitude de s'arrêter quand ils parlent, et il exprima son étonnement à son guide d'une pareille dévastation.

— Que voulez-vous ? lui répondit son guide : nous sommes un peu isolés, comme vous avez pu le voir ; et comme la montagne est pleine de mauvais sujets qui ne craignent ni Dieu ni le diable, nous ne laissons pas traîner le peu que nous possédons. Tout ce que nous avons d'objets précieux est sous clé dans les caves. D'ailleurs, vous savez que nous avons un autre monastère dans la plaine, tout près de Catane ?

— Non, che ne le safais bas. Ah ! fous afez un andre monazdère ! Diens, diens, diens !

— Maintenant, examinez vous-même votre bagage, pour que vous puissiez attester au chef qu'il n'en a été rien détourné.

— Oh ! c'être bien fafile : ein malle, ein sag dé nuit et ein pordemanteau. Che fous la regomante, la pordemanteau : c'est là qu'est mon pourse.

— Ainsi trois objets seulement, n'est-ce pas ? Ce n'est guère...

— C'être assez.

— Eh bien ! attendez là, dit le portier en faisant entrer le comte dans une espèce de cellule, et je ne doute pas que d'ici à une demi-heure le chef ne soit de retour. Et il fit mine de s'en aller.

— Dides donc, dides donc ; est-ce qu'en attendant che ne bourrais pas tescentre à la guisine ? Che tonnerais beut-être de pons conseils au guisnier, moi.

— Ma foi, dit le portier, je n'y vois pas d'inconvénient ; attendez ici, je vais mettre votre bagage en sûreté, et je viens vous reprendre. A propos. combien y a-t-il dans votre bourse ?

— Trois mille six cent vingt dugats.

— Trois mille six cent vingt ducats, bon ! reprit le portier.

— Ça m'a l'air t'un pien honnête homme, murmura le comte en regardant s'éloigner le frère qui emportait toute sa *robba* : ça m'a l'air t'un pien honnête homme.

Dix minutes après, son guide était de retour.

— Si vous voulez descendre à la cuisine, dit le Sicilien, vous êtes libre.

— Oui, che le feux.

Le comte suivit de nouveau son guide qui le conduisit dans les cuisines du couvent. La broche était garnie, tous les fourneaux étaient allumés, et des casseroles bouillaient partout.

— Pon, dit l'Allemand s'arrêtant sur la dernière marche, et embrassant d'un coup d'œil ce spectacle succulent ; pon, il paraît que che ne suis pas dompé chour de jeune. Ponchour, guisnier, ponchour.

Le cuisinier était prévenu : il reçut en conséquence le comte avec toute la déférence qu'il devait à un gourmet. Le comte en profita pour aller lever le couvercle des casseroles et goûter à toutes les sauces. Tout-à-coup il s'élança sur le cuisinier qui allait verser du sel dans une omelette, et lui arracha des mains le vase où étaient les œufs.

— Eh pien, eh pien ! Qu'est-ce que tu fais donc ? s'écria le comte.

— Comment, qu'est-ce que je fais ? demanda le cuisinier.

— Foui, qu'est-ce que tu fais ? je te le demande.

— Je mets du sel dans l'omelette.

— Mais, malheureux, on ne met bas de sel dans l'omelede. On met du sugre et des gon-

fidures, de ponnes gonfidures de groseilles.

— A'lons donc, reprit le cuisinier en essayant de lui arracher le vase des mains.

— Non bas, non bas, dit le comte, c'est moi qui la ferai, l'omelede, tonne-moi les gonfidures.

— Ah ! dit le cuisinier en s'échauffant, nous allons voir un peu qui est-ce qui est le maître ici. — C'est moi, dit une voix forte, qu'y a-t-il ?

Le comte et le cuisinier se retournèrent ; un homme de quarante à quarante-cinq ans, vêtu d'une robe de moine, se tenait debout sur l'escalier ; il était de haute taille et avait cette physiologie dure et impérieuse de ceux qui sont habitués à commander.

— Le capitaine ! s'écria le cuisinier.

— Ah ! dit le comte, c'est la cheneral, ponchour, cheneral, continua-t-il en s'avançant vers le moine, che vous temande bardon, mais fous avez un guisnier qui ne sait pas faire les omeledes.

— Vous êtes le comte de Weder, monsieur ? dit le moine en très bon français.

— Oui, ma cheneral, répondit le comte sans lâcher les œufs ni la fourchette avec laquelle il s'apprêtait à les battre ; je suis le gonde de Weter en bersonne.

— Alors c'est vous qui m'avez apporté la lettre de recommandation que m'a remise le frère portier ?

— Moi-même.

— Soyez le bienvenu, monsieur le comte.

Le comte s'inclina.

— Seulement, continua le moine, je regrette que la situation écartée de notre couvent, son éloignement de tout lieu habité, ne nous permettent pas de vous mieux recevoir ; mais nous sommes de pauvres solitaires des montagnes, et vous nous pardonnerez, je l'espère, si notre table n'est pas mieux garnie.

— Gomment, comment, bas mieux garnie ! Mais la souper, elle me semble excellente au gondraire, et quand chaurais fait l'omelede aux gonfidures...

— Mais, capitaine, dit le cuisinier.

— Donnez des confitures à monsieur, qu'il fasse son omelette comme il l'entendra, dit le moine.

Le cuisinier obéit sans souffler mot.

— Maintenant, dit le moine, ne vous gênez pas, monsieur le comte, faites comme chez vous, et lorsque votre omelette sera finie, remontez, nous vous attendons.

— C'est l'affaire de cinq minutes, et je remonde ; faites douchours servir.

— Vous entendez, dit le moine au cuisinier, faites servir.

Et il remonta l'escalier. Un instant après, deux frères descendirent et se mirent au service du cuisinier. Pendant ce temps, le comte triomphant confectionnait son omelette ; lorsqu'elle fut finie, il remonta à son tour.

Le supérieur l'attendait avec toute la communauté, qui se composait d'une vingtaine de frères, dans un réfectoire bien éclairé, et où l'on avait dressé une table parfaitement servie. Le comte fut frappé du luxe d'argenterie que cette table étalait, ainsi que de la finesse des nappes et des serviettes. Le couvent avait tiré de son trésor et de sa lingerie ce qu'il avait de mieux, pour faire honneur à son hôte. Quant à l'appartement il contrastait singulièrement, par son aspect délabré, avec le luxe du couvert qui y était dressé.

En outre, un arsenal complet de carabines était pittoresquement disposé contre la muraille.

Le comte embrassa cet aspect d'un coup d'œil et admira l'abnégation religieuse des bons pères, qui, possédant des trésors tels que ceux qui étaient étalés à ses yeux, vivaient cependant exposés aux intempéries du ciel, comme les anciens solitaires du mont Carmel et de la Thébaïde. Le supérieur remarqua son étonnement.

— Monsieur le comte, dit-il en souriant, je vous demande encore une fois pardon du mauvais dîner et du mauvais gîte que vous trouvez ici. Peut-être vous avait-on peint l'intérieur de notre couvent comme un lieu de délices. Voilà comme la société nous juge, monsieur le comte. Aussi une fois rentré dans le monde, j'espère que vous nous rendrez justice.

— Ma foi, cheneral, répondit le comte, je ne sais pas drop ce qui manque à la tiner, et j'ai fu en pas une paderie de guisine assez bien organisée ; et, à moins que ce soit le fin ?

— Oh ! répondit le supérieur, soyez tranquille sous ce rapport ; le vin est bon.

— Eh bien ! si le fin est pon, c'est dout ce qu'il faut.

— Seulement, ajouta le supérieur, je crains que nos façons ne vous paraissent peu monacales. Par exemple, nous avons l'habitude de ne jamais souper sans avoir à côté de nous chacun une paire de pistolets ; c'est une précaution

contre les accidents qui peuvent arriver à chaque minute dans un lieu aussi isolé que celui-ci. Vous voudrez donc bien nous excuser si, malgré votre présence, nous ne nous écartons pas de nos habitudes.

Et à ces mots le supérieur releva sa robe, tira de sa ceinture une paire de superbes pistolets qu'il déposa près de son assiette.

— Faites, faites, cheneral, faites, répondit l'Allemand ; les bisdolets, c'est l'ami de l'homme ; chen ai aussi, moi, des bisdolets. Oh ! mais c'est édonnant gomme les fodres leur ressemblent, c'est édonnant.

— Celase peut, répondit le supérieur en réprimant un sourire ; ce sont de très bonnes armes que j'ai fait venir d'Allemagne. des Kuckenreiter.

— Des Kuckenreiter ? C'est justement ça. Faites donc brendre les miens qui sont avec ma bagache, cheneral, pour les gombarer un beu.

— Après le dîner, comte, après le dîner. Mettez-vous en face de moi, là, très bien. Savez-vous votre *Benedicité* ?

— Je l'ai su autrefois ; mais che l'ai un beu ouplié.

— Tant pis, tant pis, dit le général, car je comptais sur vous pour le dire ; mais, si vous l'avez oublié, on s'en passera.

— On zen bassera, répondit le comte qui était de bonne composition ; en zen bassera.

Et le comte, effectivement, avala son potage sans *Benedicite*, ce que firent aussi les autres moines. Dès qu'il eut fini, le capitaine lui passa une bouteille.

— Goûtez-moi ce vin-là, lui dit-il.

Le comte se doutant qu'il avait affaire à un vin de choix, emplit un petit verre qui était devant lui, le prit par le pied, examina un instant, à la lueur d'une lampe la plus rapprochée, le liquide jaune comme de l'ambre, puis il le porta à sa bouche et le dégusta avec la voluptueuse lenteur d'un gourmet.

— C'est édonnant, dit le comte, moi qui groyais gonnaître tous les fins, je ne gonnais pas celui-là, à moins que ce ne soit du madère d'un nouveau gru.

— C'est du marsala, M. le comte, un vin qui n'est pas connu et qui mérite cependant de l'être. Oh ! notre pauvre Sicile ! elle renferme comme cela une foule de trésors oubliés.

— Comment dides-fous qu'il s'abelle? demanda le comte en se versant un second verre.

— Marsala.

— Marsala! eh bien! c'est un pon fin; ch'en achèterai. Se fend-il chère?

— Deux sous la bouteille.

— Fous dides? reprit le comte qui croyait avoir mal entendu.

— Deux sous la bouteille.

— Teux sous la poudeille! Mais vous habidez le barafis terrestre, chènèral; che ne m'en fas plus d'izi, moi, je me fais benèctidin.

— Merci de la préférence, comte, quand vous voudrez, nous vous recevrons.

— Teux sous la poudeille! reprit le comte en se versant un troisième verre.

— Seulement, je dois vous prévenir qu'il a un défaut, ajouta le supérieur.

— Il n'a bas de défauts, répondit le comte.

— Je vous demande pardon, il est très capiteux.

— Gabiteux, gabiteux, dit le comte avec mépris; j'en poirais une binte qu'il n'y baraitrait bas blus que si j'afais afalé un verre de sirop de groseille.

— Alors, ne vous gênez pas, dit le supérieur, faites comme chez vous; seulement, je vous préviens que nous en avons d'autres.

En vertu de la permission qui lui était accordée, le comte se mit à boire et à manger en véritable Allemand. Les moines, excités par leur supérieur, ne voulurent pas, de leur côté, laisser un étranger en arrière, de sorte que bientôt on rompit le silence religieux qui avait régné au commencement du repas, chacun commença à parler à voix basse à son voisin, puis plus haut à tout le monde. Au second service, chacun criait de son côté et commençait à raconter les aventures les plus étranges qu'il fût possible d'entendre. Le comte, si peu qu'il comprit le sicilien, crut s'apercevoir qu'il était question surtout de coups hardis exécutés par des brigands, de couvents pillés, de gendarmes pendus, de religieuses enlevées. Mais il n'y avait là rien d'étonnant; la situation isolée des dignes Bénédictins, leur éloignement de la ville, devaient les avoir rendus plus d'une fois témoins de pareilles scènes. Le marsala allait toujours, sans préjudice du syracuse sec, du muscat de Calabre et du malvoisie de Lipari. Si forte que fût la tête du comte, ses

yeux commencèrent à se couvrir d'un brouillard et sa langue à s'épaissir. Alors les monologues succédèrent peu à peu aux conversations, et les chansons aux monologues. Le comte, qui voulait rester à la hauteur de ses hôtes, chercha dans son répertoire anacréontique, et n'y trouvant rien pour le moment que la chanson des brigands de Schiller, il se mit à entonner à tue-tête le fameux *Stehlen, morden, huren, balgen*, auquel il lui sembla que les convives répondaient par des applaudissements universels. Bientôt tout parut tourner autour de lui; il lui sembla que les moines jetaient bas leurs habits religieux et se transformaient peu à peu en bandits. Ces figures ascétiques changeaient de caractère et s'illuminaient d'une joie féroce: le dîner dégénérait en orgie. Cependant on buvait toujours, et chaque fois qu'on buvait, c'étaient des vins nouveaux, des vins plus capiteux, des vins pris dans la cave de Peterno ou dans la cantine des dominicains d'Alireale. On frappait sur la table avec des bouteilles vides pour en demander d'autres, et en frappant on renversait les lampes; le feu alors se communiquait à la nappe, et de la nappe à la table, et au lieu de l'éteindre on y jetait les chaises, les bancs, les stalles. En un instant la table ne fut plus qu'un immense bûcher, autour duquel les moines, devenus bandits, se mirent à danser comme des démons. Enfin, au milieu de tout ce sabbat infernal, la voix du capitaine retentit, demandant: *Le monache! le monache!* Un hurra général accueillit cette demande. Un instant après une porte s'ouvrit et quatre religieuses parurent traînées par cinq ou six bandits; des hurlements de joie les accueillirent. Le comte voyait tout cela comme dans un rêve, et, comme dans un rêve, il lui semblait qu'une force supérieure clouait son corps à sa place, tandis que son esprit était emporté ailleurs. Les bandits s'élançèrent vers elles; le capitaine voulut faire entendre sa voix, mais sa voix fut couverte par les clameurs générales. Il sembla alors au comte que le capitaine prenait ses fameux Kukenreiter, qui ressemblaient si fort aux siens. Il crut entendre retentir deux coups de feu; il ferma les yeux, tout ébloui de la flamme. En les rouvrant, il vit du sang, deux brigands qui se tordaient en hurlant dans un coin; puis il ne vit plus rien; ses yeux se fermèrent une seconde fois sans qu'il eût la puissance de les rouvrir; ses jambes manquèrent sous lui;

enfin il tomba comme une masse ; il était ivre-mort.

Lorsque le comte s'éveilla, il était grand jour : il se frotta les yeux, se secoua et regarda autour de lui ; il était couché sous un arbre à la lisière du bois, avait à sa droite Nicolosi, à sa gauche Pedara, devant lui Catane, et derrière Catane la mer. Il paraissait avoir passé la nuit à la belle étoile, couché sur un doux lit de sable, la tête appuyée sur son portemanteau, et sans autre dais de lit que l'immense azur du ciel. D'abord il ne se rappela rien, et demeura quelque temps comme un homme qui sort de léthargie ; enfin sa pensée, par une opération lente et confuse d'abord, se reporta en arrière, et bientôt il se rappela son départ de Catane, les hésitations de son muletier, son arrivée au couvent, son altercation avec le cuisinier, l'accueil que lui avait fait le général, le dîner, le vin de Marsala, les chansons, l'orgie, les religieuses et les coups de pistolets. Il regarda de nouveau autour de lui, et vit sa malle, son sac de nuit et son portemanteau, il ouvrit ce dernier, y retrouva son portefeuille, sa pipe d'écume de mer, son sac à tabac et sa bourse : sa bourse qui, à son grand étonnement, lui parut aussi ronde que si rien ne lui était arrivé ; il l'ouvrit avec anxiété : elle était toujours pleine d'or, et de plus il y avait un billet ; le comte l'ouvrit vivement et lut ce qui suit :

« Monsieur le comte,

* Nous vous faisons mille excuses en nous séparant de vous d'une façon aussi brusque ; mais

une expédition de la plus haute importance nous attire du côté de Cefali. J'espère que vous n'oublierez pas l'hospitalité que vous ont donnée les bénédictins de Saint-Nicolas-le-Vieux, et que, si vous retournez à Rome, vous demanderez à monsignor Morosini de ne point oublier de pauvres pêcheurs dans ses prières.

« Vous retrouverez tout votre bagage, à l'exception des Kukenreiter que je vous demande a permission de garder comme un souvenir de vous.

DON GAETANO,

« Prieur de Saint-Nicolas-le-Vieux,

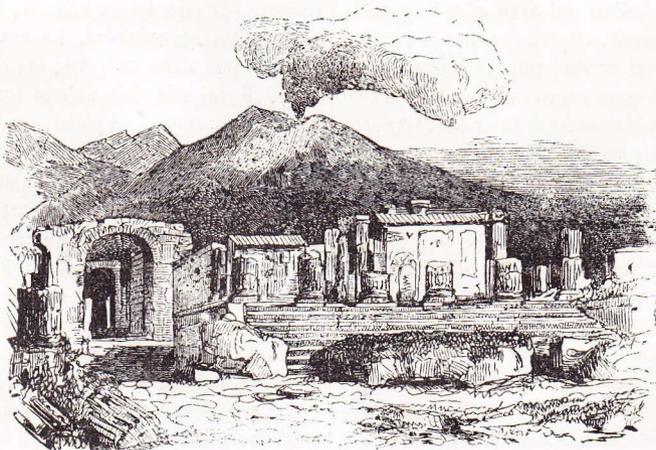
« 16 octobre 1806. »

Le comte de Weder compta son or, il n'y manquait pas une obole.

Lorsqu'il arriva à Nicolosi, il trouva tout le village en révolution : la veille le couvent de Sainte-Claire avait été forcé, l'argenterie du monastère pillée, et les quatre plus jeunes et plus belles religieuses enlevées, sans qu'on pût savoir ce qu'elles étaient devenues.

Deux ans après, on lut dans l'*Allgemein Zeitung* que le fameux chef de bandits Gaetano, qui s'était emparé du couvent de Saint-Nicolas-le-Vieux, sur l'Etna, pour en faire un repaire de brigands, après un combat terrible, soutenu contre un régiment anglais, avait été pris et pendu, à la grande joie des habitants de Catane, qu'il avait fini par venir rançonner jusque dans la ville.

ALEXANDRE DUMAS.



L'ÉCHO

DES

FEUILLETONS,

RECUEIL DE NOUVELLES, LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

Extraits de la Presse contemporaine,

PAR MM. J.-B. FELLENS ET L.-P. DUFOUR.

DEUXIÈME SÉRIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS, rue Saint-Thomas-du-Louvre, 50,
Près le Palais-Royal.

1844.